

*Le Roman des  
Maisons Closes*

NICOLAS CHARBONNEAU  
LAURENT GUIMIER

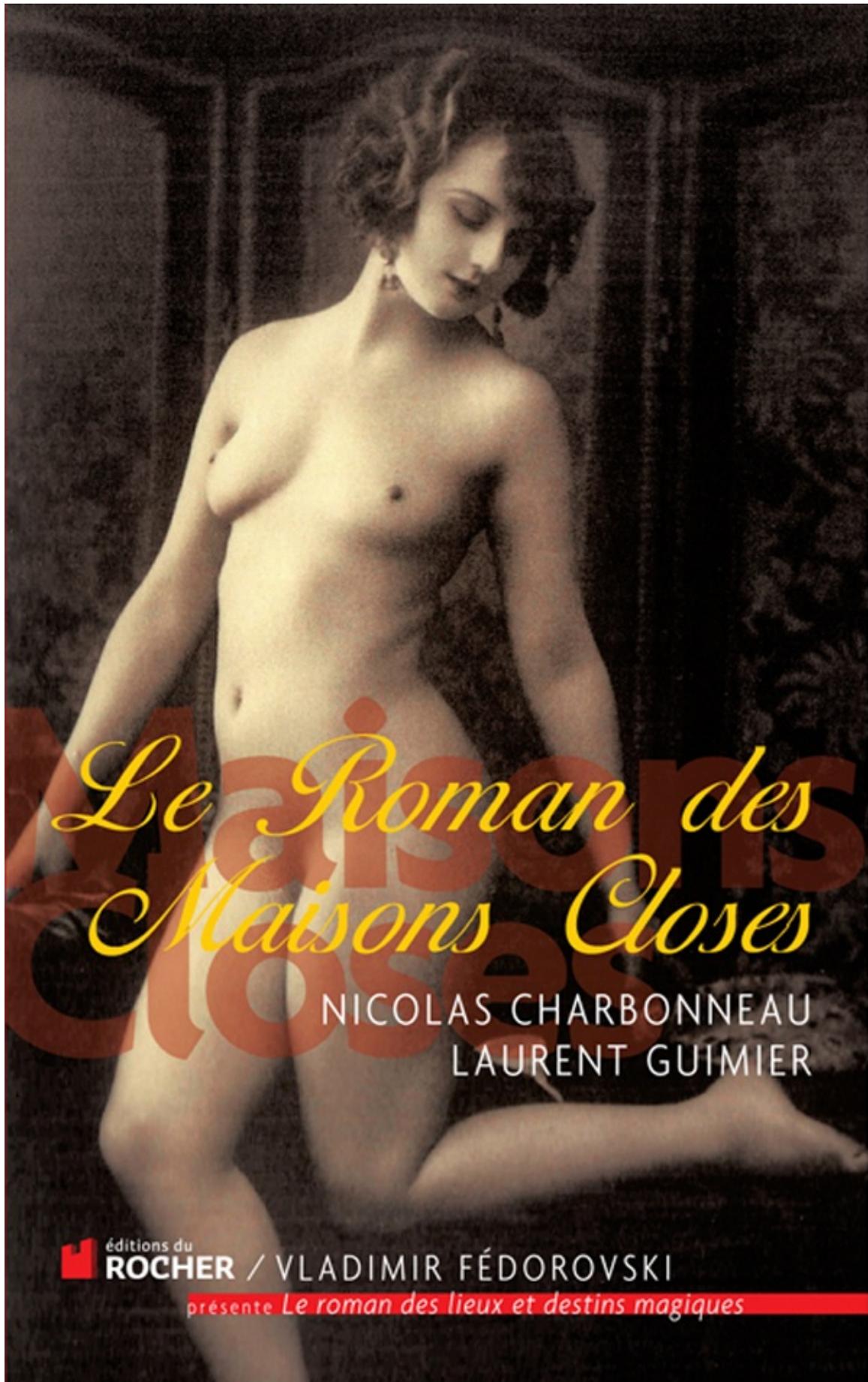


éditions du

**ROCHER**

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*



LE ROMAN DES MAISONS CLOSES

## **Des mêmes auteurs**

Nicolas Charbonneau

*Deux ou trois fois rien*, Le Cherche-Midi éditeur, 2002.

*Le roman de Saint-Tropez*, éditions du Rocher, 2009.

Laurent Guimier & Nicolas Charbonneau

*Docteur Jack et Mister Lang*, Le Cherche midi éditeur, 2004.

*Génération 69 – Les trentenaires ne vous disent pas merci*,  
éditions Michalon, 2005.

*Le Roi est mort ? Vive le Roi !*, éditions Michalon, 2006.

*La V<sup>e</sup> République pour les Nuls*, First éditions, 2008.

**NICOLAS CHARBONNEAU  
LAURENT GUIMIER**

## **Le roman des maisons closes**



« Le roman des lieux et destins magiques »  
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-0722-7

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surtout une ancienne prostituée qui avait proposé ses services dans une infâme maison avant de se mettre à son compte derrière la façade très honorable d'un hôtel particulier, l'Abbaye, rue Croix-des-Petits-Champs. Et comme elle s'y connaissait en affaires, elle avait même établi un catalogue des prestations proposées aux visiteurs du soir. Ceux-ci avaient le choix entre *Le livre des Beautés* et *Le livre des Passions*. Le premier recensait les prestations les plus communément admises et l'on y décrivait par le détail les mensurations des filles, leurs caractéristiques et même leur moralité. Le second était délivré aux clients plus exigeants, en quête de sensations fortes et d'accessoires. Ces petits livrets étaient confiés aux messieurs dans le grand salon, là où ils s'étaient enivrés d'alcool doux et de musique. En sirotant leur liqueur au son des harpes, ils pouvaient ainsi faire leur choix, juste avant de monter par un escalier dérobé à l'étage, dans une pièce isolée où les attendait une série de cordelettes dont les numéros correspondaient aux filles de la maison. En bas, quand la cloche résonnait, la comtesse de Launay prévenait elle-même celle qui avait été choisie et la pensionnaire montait satisfaire les désirs masculins. Pour celles qui officiaient dans *Le Livre des Beautés*, il en coûtait un louis, pour les autres, deux louis auxquels il fallait ajouter la location des accessoires.

Ces drôles de publications que la tenancière de l'Abbaye fut l'une des pionnières à proposer feront, quelques années plus tard, le bonheur des révolutionnaires en goguette, venus s'encanailler à l'occasion de la prise de la Bastille.

Alors établies aux alentours des jardins du Palais Royal, les filles seront recensées dans des opuscules aux titres prometteurs tels que *L'almanach des adresses des demoiselles de Paris*, la

*Nouvelle liste des plus jolies femmes publiques* ou le *Calendrier du plaisir*, dont je ne résiste pas à vous livrer quelques notes :

« Adeline, dite la Lorraine, est une blonde foncée, âgée de dix-neuf ans, taille de cinq pieds, figure ronde et intéressante, d'un bel ensemble. Elle a l'œil perçant, la bouche fraîche et la peau d'un blanc satiné. Sa gorge est superbe, parfaitement ondulée. Elle a bon caractère, assez d'esprit. Elle est douce, aimable, capricieuse il est vrai, mais de reste complaisante et bonne enfant. »

Ailleurs, on prévient le client qu'au numéro 23 de la galerie du Café de Foi, il y en a pour tous les goûts, selon les étages.

À l'entresol, « une petite brune piquante, bossue, exerçant depuis cinq ans. Prix : 3 livres. »

Au premier étage, « Rose, une blonde intéressante. Il est inconcevable le nombre de conquêtes qu'elle a faites à son début. Un air de tristesse et de langueur ajoute à son charme. Prix : 2 livres. »

Au même étage : « Hortense, femme de vingt-huit ans, laide, assez spirituelle, dont le physique est peu fait pour tenter les amateurs mais elle est accommodante au dernier point. Prix : 1 livre, 10 sols. »

Au quatrième étage : « Denoué, femme assez aimable, peu jolie, dans le grand genre, beaucoup de magnificence et de propreté. Prix : 6 livres. »

Et ainsi de suite jusqu'au dernier étage, où une fille de vingt-

six ans attend le client : « Brune, maigre, de l'esprit, méchante, libertine, joueuse, rouée. Prix : 5 livres. »

Avis aux amateurs. La Révolution a franchement libéré les mœurs !

Pour revenir à Louis XV, il souhaitait donc que rien ne lui échappât. S'il se faisait un malin plaisir de découvrir au matin le récit détaillé des péripéties d'un membre de la Cour allé se perdre dans l'une de ces maisons libertines des plus réputées – des salons tenus par des maîtresses galantes, comme ceux de Mesdames Justine Pâris, Florence Dhosmont, La Gourdan, dite la Petite comtesse, La Varenne ou encore La Launay –, le roi enrageait d'apprendre que certains préféraient les bouges du Val d'Amour, cet ensemble de ruelles puantes où les filles se vendaient à bas prix, entre la rue Pavée, la rue Beaurepaire et la rue des Deux-Portes.

En effet, allez savoir pourquoi, certains nobles perdaient parfois de leur superbe en se mêlant aux laquais et aux gardes et s'aventuraient dans des repaires infâmes établis bien au-delà de la capitale, jusque dans les bois voisins du château de Versailles.

Là-bas, dans des gargotes honteuses, les clients s'adressaient directement aux greluchons, ancêtres des proxénètes, pour se payer les services d'une prostituée souvent mal en point. Des filles malades qui avaient atterri dans ces culs de basse-fosse, des tripots où l'on jouait aux cartes, se bagarrait, s'enivrait, avant de monter à l'étage avec la première demoiselle venue.

La petite vérole faisait des ravages. Elle tuait bien avant l'heure des filles qui s'épuisaient en multipliant des passes qu'elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recrue n'en entendit plus jamais parler.

La mère Parent n'était pas du genre engageant et ne pipait mot. Pas une question à la jeune Valentine, pas un mot d'accueil. Rien. Juste un grommellement pour lui indiquer de la suivre au premier étage par un escalier raide et brinquebalant.

En haut, la patronne de la maison de passe lui signifia qu'elle pouvait déposer ses affaires sur le petit lit crasseux qui occupait presque tout l'espace d'une chambre grande comme un cagibi. Pas d'armoire, mais une table de chevet sur laquelle étaient posées une cruche et une bassine en émail remplies d'eau trouble. Ainsi qu'une bougie. Un portemanteau et un rideau rouge cachant une minuscule fenêtre complétaient le tableau austère. Avant de redescendre à sa cuisine, la vieille Parent prononça ses premières paroles pour dire à Valentine qu'on l'attendait en fin de journée à la cuisine, où elle pourrait dîner avant de passer au salon pour attendre les clients. D'ici là, il fallait qu'elle voie avec les autres pensionnaires des chambres d'à-côté ce qu'elles pouvaient lui prêter comme robe et chaussures pour changer d'allure. Et qu'elle n'hésite pas à forcer le trait sur le maquillage et le chignon, dont les hommes semblaient raffoler.

Valentine n'eut pas le temps de sortir de sa chambrée que les filles du palier se présentaient déjà à elle. Elles étaient trois. Angèle, Irène et Madeleine. Surnommées Folle-jambe, Doucette et Belle-en-cuisses. Sincèrement ravies d'accueillir la nouvelle.

Quelques paroles échangées suffirent à expliquer à Valentine quelles étaient les mœurs de la maison, ce qu'il fallait éviter pour ne pas déplaire à la patronne ou au contraire, ce qu'il suffisait de

faire pour séduire le patron, le vieux bonhomme figé dans l'entrée et, surtout, les hommes qui fréquentaient l'établissement.

Ensuite, les trois filles lui trouvèrent un surnom. Comme Valentine était peu causante, elle s'appellerait désormais Bouche-cousue. Ce qui les fit beaucoup rire, car dans la maison Parent, la bouche n'était pas faite pour rester fermée. Ces messieurs étaient souvent friands de délices sexuels pratiqués bouche ouverte.

Le soir venu, Valentine fit son apparition dans une robe d'un vert très sombre assortie à un nœud de soie qui lui tenait les cheveux et lui dégageait la nuque. Elle avait souligné ses yeux d'un trait de noir et marqué ses lèvres de rouge, ce qui fit belle impression à la mère Parent. Laquelle lui adressa pour la toute première fois un léger sourire. La soirée s'annonçait prometteuse et rentable. L'annonce de l'arrivée d'une nouvelle recrue avait fait le tour des habitués et certains messieurs l'attendaient déjà quand Valentine s'engouffra derrière les trois pensionnaires attitrées jusque dans le grand salon. Le spectacle qu'elle découvrit était terrible. Des hommes avinés et rougeauds, laids et puants. Répugnants. Pire que tout ce qu'elle avait pu côtoyer dans le troquet de Lisieux.

Elle pensa un instant à Armand, le bel amant qui lui avait fait miroiter une vie plus douce. Mais déjà, l'un de ces hommes tendait deux pièces à la mère Parent. Deux francs, qui iraient directement dans la petite boîte métallique de la cuisine. Des pièces dont une partie seulement reviendrait à Valentine, mais à quel prix !

Ce soir-là, pour la première fois de son existence, la jeune fille

emprunta l'escalier étroit qui la conduisait à sa chambre, précédant un homme qui commençait à la caresser avec ses grosses pattes en riant grassement. Quand il se déshabilla, elle avait fermé les yeux. Elle ne les rouvrit qu'au moment où cet homme, satisfait, rajustait les bretelles de sa culotte et redescendait sans l'attendre. Au pied de l'escalier, la mère Parent l'attendait, lui signifiant qu'un autre de ces messieurs venait de payer pour remonter ces effroyables marches qui menaient au palier.

Valentine resta une dizaine d'années pensionnaire de la maison de basse-fosse du quartier Bonne Nouvelle.

La mère Parent avait vendu l'affaire depuis belle lurette quand la nouvelle matrone trouva Valentine inanimée un matin. La fille de Lisieux, épuisée, s'était pendue. Pour que l'affaire ne s'ébruite pas, et pour qu'un scandale n'éclabousse pas l'innommable bordel, il fut écrit dans le registre de la police que la jeune fille s'était éteinte prématurément des suites d'une maladie inconnue.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À peine, au prix de multiples questions et visites répétées, comprenait-on qu'ils travaillaient ici ou là, rarement dans le quartier, habitant la plupart du temps à l'autre bout de la ville, de peur d'être aperçus par un voisin.

Au tout début des années 1890, un client marqua les filles d'une maison de tolérance bien tenue. Il était arrivé un jour en tenant à la main un prospectus un peu froissé qui vantait les mérites de cette adresse. C'était au temps où les premières publicités pour les maisons closes étaient imprimées. Celle-ci se trouvait au 7 de la rue Pélican, et portait le joli nom de « À la Patte de Chat ». La carte précisait par ailleurs qu'il était facile de localiser l'endroit : « à l'entrée de la rue Croix-des-Petits-Champs ». Et pour mieux souligner la douceur des lieux, la carte était illustrée d'un dessin de chaton à l'air vaporeux.

C'est Louise, une pensionnaire croisée bien des années après cet épisode, qui racontera comment cet homme avait engagé la conversation. Car il avait un grand besoin de se confier. Contrairement aux autres, il ne logeait pas très loin : en bordure du jardin des Tuileries, sous les arcades de la rue de Rivoli, où il exerçait sa profession d'horloger. Il était rond et jovial, toujours aimable, de fines moustaches impeccablement taillées, comme son costume du reste, et il fumait un tabac qui fleurait bon. Louise l'avait même vu un soir allumer un cigare et proposer aux pensionnaires inoccupées au salon de partager avec lui une bouteille de vin mousseux de Champagne. Il était élégant et courtois, et prétendait que son épouse savait qu'il s'autorisait parfois une escapade jusqu'ici.

Il porta son dévolu sur Louise. Dite Loulou-la-Tendresse, parce qu'elle avait ce petit quelque chose dans le regard qui

persuadait les hommes qu'elle était plus qu'une simple prostituée et qu'elle pouvait vaguement tomber amoureuse de ceux auxquels elle offrait son corps. Elle était jolie, fine et racée, ne devait pas avoir beaucoup plus d'une vingtaine d'années, et personne ne se souvenait comment elle avait atterri là. Elle avait débarqué un beau matin et s'était mise au travail le soir même, sans broncher. La patronne de « À la Patte de Chat » ne pouvait que se féliciter du bon caractère de sa pensionnaire. Les clients la réclamaient. Ils étaient prêts à attendre longtemps au salon, et donc à consommer des boissons payées au prix cher, pour pouvoir s'offrir quelques minutes de plaisir avec la belle Louise.

Les autres pensionnaires n'étaient d'ailleurs pas jalouses. C'était ainsi. Il y avait toujours, dans les maisons closes, une fille préférée.

L'horloger s'appelait Edgar. Il avait quarante-cinq ans et en paraissait soixante. Et voici ce qui le tracassait. Son fils le plus jeune, Alexandre, était encore puceau. Ce n'était pas bien grave en soi, mais cette histoire commençait à le travailler, d'autant que le garçon allait bientôt atteindre sa majorité. Alors il fallait que les filles s'en mêlent et, si possible, Loulou-la-Tendresse en personne.

L'affaire fut vite entendue. La patronne du cabaret fixa elle-même la date à laquelle le garçon deviendrait un homme.

Le jour venu, Edgar se présenta le premier. Il avait la mine satisfaite. Il était entendu qu'Alexandre se présenterait un peu plus tard, mais le père voulait d'abord s'assurer que tout était en ordre.

Il y avait encore peu de monde au salon. Quelques habitués qui finiraient par s'éclipser vite. Des verres avaient été disposés sur des tables nappées de broderies, et l'on avait ajouté des assiettes de gâteaux secs ; au bar, une bouteille rafraîchissait dans un seau de glace pilée. C'était un grand soir. Il fallait que tout fût parfait. Des bougies supplémentaires avaient été allumées, les filles s'étaient apprêtées, maquillées plus que d'ordinaire, avaient revêtu leurs plus belles robes et des corsets lacés serrés, de manière à souligner leur poitrine et leurs hanches. Des parfums capiteux embaumaient la pièce, et la maîtresse de maison s'était elle aussi arrangée pour plaire à l'invité de marque.

Alexandre se présenta à l'heure dite, un tantinet embarrassé. Timide, le garçon paraissait effrayé. Ses yeux parcouraient les bibelots équivoques qui encombraient le salon tamisé : des angelots dénudés, des estampes franchement paillardes, des paravents transparents derrière lesquels des pensionnaires s'étaient dissimulées, des coussins brodés de scènes grivoises. Rien ne lui était épargné. Quant à son père, qui l'avait entraîné dans ce traquenard, il était enfoncé dans un canapé qui semblait l'avoir englouti. Edgar était un homme heureux. Dans quelques heures, il serait un père comblé, et rassuré.

Peu à peu, les filles reprirent leurs activités. D'autres messieurs attendaient, qu'il ne fallait pas décevoir. Le va-et-vient entre le salon et les chambres situées à l'étage se poursuivit comme à l'accoutumée. Alexandre s'était installé sur un tabouret recouvert de tissu capitonné, à côté de son père. Il attendait. Sans trop savoir ce qui allait lui arriver.

Enfin, Louise fit son entrée. Théâtrale. Elle avait mis sa plus belle robe, simple et décolletée, bleu nuit. Quand elle s'assit près

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# **Amélie Élie, dite « Casque d'Or », reine des Apaches**

Casque d'Or ne ressemblait pas à ce que l'on disait d'elle. C'était un beau samedi de janvier et Mademoiselle Amélie Élie, surnommée « Casque d'Or » par les journaux à sensation, venait de pénétrer dans la grande salle d'audience de la Cour d'Assises de la Seine. On disait la gigolette gouailleuse et rebelle. C'était ce matin une petite chose au teint très pâle qui parlait d'une voix émue. Elle n'avait que vingt-deux ans, mais elle en paraissait déjà une bonne trentaine. Vêtue d'un calicot blanc et chaussée d'escarpins qui l'élançaient plus que de raison, Amélie venait ce matin de janvier 1902 témoigner à la barre dans le procès d'un de ses chers « Apaches », le dénommé Manda.

Vous avez tous entendu parler de cette histoire. De ce beau brin de femme à la grande tignasse cuivrée et roulée en chignon, qui lui valut ce surnom de Casque d'Or. C'est Madame Hélène, la première femme à la mettre sur un trottoir, qui inventa ce surnom. L'enfant n'avait que quinze ans et elle se prostituait dans une venelle sans âme, derrière la rue de Charonne. Dans ce quartier mal fréquenté, Amélie apprit à se défendre contre les mauvais garçons. Elle apprit aussi à aimer, entre deux passes : bien plus qu'une mère maquerelle, Madame Hélène initiait Casque d'Or aux plaisirs de la chair. Elle était sa matrone et son amante.

Au turbin, Casque d'Or avait une belle gouaille. Un culot d'acier aussi. Les clients râleurs, elle les congédiait manu militari en les menaçant d'un scandale sur la voie publique, ce qui réglait l'affaire. À seize ans, elle rêvait déjà d'autre chose. Un

autre quartier, un homme, un rebelle, un beau tatoué rien que pour elle qui l'emmènerait danser la java. Et puis qui la ferait voyager. C'était son rêve. Prendre le train et passer la tête hors du wagon, dès que la campagne s'offrirait à elle. Humer à pleins poumons la vapeur et les escarbilles pour fuir Paris, un jour. Et voir la mer.

Pour parvenir à ses fins, Casque d'Or se mit en chasse d'un garçon des faubourgs. Ses terrains de chasse s'appelaient La Pomme au Lard, ou Le Michto, un joli boui-boui près de la rue Mouffetard. C'est là qu'elle rencontra les Manda, les Leca, la bande de Popincourt. Et surtout les « Apaches » de Ménilmontant. Les Apaches, c'étaient ces petits voyous qui quittaient Belleville ou Ménilmuche à la nuit tombée pour descendre au cœur de Paris. La Mouff' ou Bastille, c'étaient leurs Champs-Élysées à eux. Leur terre promise pour la nuit. Et gare aux autres bandes qui viendraient piétiner le pavé de la Bastoche. Pour ces dernières, cela finirait mal.

Le reste du temps, ces gamins qui n'avaient pas vingt ans vivaient du bonneteau et buvaient beaucoup. Ils fascinaient les filles. Et s'échangeaient ces dernières au gré des humeurs du chef de bande. Ils avaient un code d'honneur et se tatouaient la peau. La plupart n'hésitaient pas à jouer du poignard et du pistolet. Autant de ressemblances avec une tribu d'Apaches, ces sauvages d'Amérique que Buffalo Bill exhibait déjà sur la piste du cirque Barnum, de l'autre côté de l'Atlantique.

Qui eut l'idée d'affubler ces voyous d'un nom qui sonnait finalement si juste ? Personne ne le sait. Ou plutôt, tout le monde le revendique. Certains plumitifs du *Petit Journal* de Paris s'en sont attribué la paternité tandis que d'autres disent que

c'est un commissaire du XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, en auditionnant l'une des terreurs de Belleville, qui s'écria : « Mais ce sont là de vrais procédés d'Apaches ! » Très vite, l'existence de cette tribu de malandrins fit le tour de Paris. Et le directeur du *Petit Journal*, toujours à l'affût d'histoires croustillantes, leur fit une réclame extraordinaire dans un article retentissant qui effraya à bon compte le bourgeois de la Rive gauche :

« L'Apache est la plaie de Paris. L'Apache est le roi de la rue. Il encombre les boulevards ; les squares sont, pour lui, lieux d'asile. Paris est un champ de bataille où ces escarpes jouent impunément du couteau ou du revolver, attaquent les passants paisibles ou se livrent entre eux à des luttes homériques. »

C'est un beau dimanche d'été, place de la Contrescarpe, que Casque d'Or rencontra son homme. Il s'appelait Pleigneur, mais tout le monde le surnommait Manda. Il avait à peine quatre ans de plus qu'elle, mais une moustache noire finement taillée lui en donnait bien cinq de plus. Il était attablé à la terrasse de chez Michto. Elle eut le béguin pour lui et sut au premier coup d'œil que c'était un Apache. Un vrai de vrai ! Manda en avait l'accoutrement : le grand pantalon de velours côtelé et le veston à boutons de cuivre. Il portait des chaussures jaunes, sur mesure et cirées. Toujours bien cirées. Un foulard à carreau et une casquette de peau élimée sur les bords. On disait que c'était une relique, la casquette de son frère cadet, Lulu Bel-Œil, lardé de cinq coups de couteau en plein poumon dans un règlement de comptes à la Bastoche.

Ce que Casque d'Or remarqua d'abord, c'était son regard de biche : Manda s'était fait tatouer une petite marque bleue à l'encoignure des deux yeux. Cela lui donnait un air canaille et effrayant qui fit frissonner la belle Amélie. Ce jour-là, elle ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Amélie Élie, dite Casque d'Or.  
© Collection Bourgeron/Rue des Archives

## Du côté du Palais Oriental, à Reims

Qui sait comment elle était arrivée là, chez Madame Marlène, à La Grotte des Hirondelles. La maison était située 139 rue d'Aboukir, tout près de la Porte Saint-Denis. Et sur les cartes de visite qui circulaient à l'époque, il était précisé que c'était une curiosité unique à Paris, qu'il fallait absolument visiter. Un établissement de très grande classe.

Elle était connue sous le nom de Rachelle. Elle n'avait nulle origine juive, mais elle était brune aux yeux clairs, la peau blanche et les cheveux très longs et la patronne avait décidé qu'il en serait ainsi ; elle rebaptisait toutes ses pensionnaires. Certaines héritaient de prénoms exotiques comme Olympia, Katerina ou Régina. D'autres étaient affublées d'une particule et devenaient Mademoiselle de Clermont, de Montèze, de Guelmane ou de Ponsarte. D'autres encore tiraient leur surnom de leur région natale : Cricri de Montbéliard, Marcelle la Toulousaine, Isabelle l'Angevaine, Jojo la Franc-Comtoise ou la Bourguignonne Tinette.

Il y avait aussi celles qui avaient un petit défaut, et cela ne pardonnait pas : Tout-en-cuisse, La-poilue, Zieux-qui-louchent, La Naine, Lili-les-p'tits-seins... Enfin, dans la dernière catégorie, on trouvait toutes celles dont le pseudonyme exprimait la spécialité, comme Douce-Gorge, Fouettarde, La Lutineuse ou même... l'Institutrice. Et donc il y avait Rachelle, parce qu'à cette époque, dans toute maison digne de ce nom, il fallait avoir une fille dont ces messieurs pouvaient imaginer qu'elle fût juive. Comme il était de bon ton de présenter une femme noire, que l'on interpellait comme « la négresse ».

J'ai entendu dire qu'elle avait été repérée d'après une petite annonce qu'elle aurait passée dans le journal *Silhouettes de Parisiennes*, imprimé par Brocard et Caudron, rue de Richelieu, au début des années 1900. Les mères maquereelles et les rabatteurs pouvaient y faire leur marché sans vergogne. Les filles qui se présentaient en quelques lignes disaient assez clairement les choses :

« Jeune, jolie, brune, ayant ses soirées entièrement libres, désire trouver un camarade discret, libre quelquefois le soir, soit pour sortir, soit pour passer la soirée à faire de la musique. Écrire à M<sup>elle</sup> Renée V., poste restante, bureau 3. »

« Jolie, trente ans, entièrement libre, indépendante, s'ennuyant d'être seule et ayant un intérieur confortable, musicienne, bien élevée, discrète, désire un ami affectueux et dévoué. Écrire à M<sup>elle</sup> Marie C., poste restante, rue de Choiseul. »

« Jolie, jeune, ayant toutes les qualités et tous les défauts de la femme du monde, dépense beaucoup d'argent en toilettes. A besoin pressant pour paiement d'une petite somme d'argent qu'elle rendrait. Serait très reconnaissante. Écrire, Comtesse Jane de P, poste restante, rue de Choiseul. »

« Modèle, ensemble parfait, au dire des artistes, toute jeune et jolie, désire trouver des séances bien rétribuées chez peintre ou sculpteur amateur. Écrire : Madeleine M., poste restante, rue Cambon. »

Ces petites annonces galantes se multipliaient en ce début de siècle. Soit il s'agissait de femmes tenant salon et souhaitant rester indépendantes, soit d'âmes un peu perdues qui avaient économisé pour se payer un encart dont elles espéraient qu'il leur ouvrirait les portes d'une maison dont elles ignoraient encore qu'elles se refermeraient bien vite sur elles.

L'histoire disait que c'était donc ainsi que Rachelle s'était retrouvée ici, recrutée par Madame Marlène à La Grotte des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aux murs, il aperçut des restes de gravures à demi consumées. Elles représentaient des scènes de luxure. On y voyait des femmes s'embrasser et des hommes se livrer à la pédérastie. Des enfants, des hommes et des animaux dans des positions obscènes. Interloqué, Fugier nota tout cela précisément sur son carnet. En redescendant, il croisa l'inspecteur Joubert, du commissariat du IX<sup>e</sup> arrondissement. Il venait d'être chargé de l'enquête en flagrance.

– Ah, vous tombez bien, lui dit Fugier.

– Tu parles ! C'est l'anniversaire de ma femme ce soir. Heureusement, je la retrouve dans le quartier : on dîne au Bouillon Chartier. Je fais le premier procès-verbal. Et zou ! À demain la compagnie...

– En fait, je crains que cela soit plus compliqué que cela...

Fugier le mit alors au parfum pour les corps nus, la mise en scène, le lit au piédestal et les gravures. Et Joubert comprit que sa femme et lui ne dîneraient pas ce soir au Bouillon Chartier. Mais qu'était-ce donc que tout cela ?

Aristide, le marchand de couleurs, sauva le pauvre Joubert d'une enquête qui s'annonçait trop compliquée pour un inspecteur de seconde catégorie comme lui. Il savait tout, ou presque, de ce qui se passait au « 12 » depuis plusieurs mois. Normal : c'est lui qui avait repeint les plafonds de l'appartement. Aristide connaissait donc bien la propriétaire. Le soir même du drame, il alla au commissariat et demanda à voir l'inspecteur Joubert. Il lui dirait tout, sous réserve que la police ne le soupçonne d'aucune complicité avec l'incroyable histoire qu'il

allait lui raconter.

Le logement appartenait à une certaine Francine Routier. Mais dans le quartier, elle se faisait appeler Madame de Bellefeuille. Officiellement, elle tenait boutique de mode au rez-de-chaussée. L'enseigne « Madame de Bellefeuille, mode de Paris », n'était qu'une couverture. Son vrai métier, elle l'exerçait au premier. Cette femme d'âge mûr au corps encore fort appétissant était en effet tenancière de l'une de ces maisons clandestines qui pullulaient dans Paris à l'époque.

Mais attention ! Ce n'était pas une maison de passe comme on en comptait alors des centaines dans la capitale. La mère Francine avait inventé le premier établissement pour ces messieurs « qui veulent voir sans toucher ». L'inspecteur Joubert, incrédule mais captivé, demanda un peu plus d'explications au marchand de couleurs. Ce dernier était devenu, peu à peu, l'homme à tout faire de Madame de Bellefeuille. Son homme de confiance aussi.

Chaque après-midi, les trois pièces banales de sa demeure se transformaient en une maison de plaisirs clandestins. Pour ce faire, Aristide et un ami menuisier lui avaient fabriqué de légères cloisons mobiles qu'il suffisait à la dame de tirer pour mettre à disposition des clients les quatre petits cabinets que Fugier avait repérés dans les décombres.

À cinq heures du soir, les initiés, hommes et femmes – il y en avait beaucoup plus qu'on ne le pensait – sonnaient à la porte du 12 et prononçaient le mot de passe à la propriétaire des lieux :

– Que puis-je pour vous ? demandait Francine.

– Je viens pour la séance de magnétisme animal, répondait l'homme ou la femme.

– Je vous en prie, entrez donc !

Quatre clients, pas plus, étaient admis à chaque passage et, moyennant une somme rondelette, étaient amenés par la propriétaire vers l'un des petits cabinets. Ils étaient tous les quatre aménagés de la même façon, avec un divan moelleux et quelques serviettes propres posées sur un guéridon. Astuce suprême : chacun des cabinets donnait sur la chambre de la dame au travers d'une glace sans tain, de telle façon que les clients pouvaient voir la même scène sans être vus, ni par les trois autres, ni par les occupants de la chambre.

Après, il ne restait plus à la dame qu'à partir sur le trottoir du faubourg Montmartre ou de la Madeleine – c'était son terrain de chasse d'origine – et happer un client « classique ». Lequel serait, à son insu, le personnage principal d'un spectacle érotique de premier choix. Francine avait inventé l'ancêtre de ce qu'on appelle aujourd'hui, je crois, le « *peep show* »!

Joubert prit fiévreusement la déposition du marchand de couleurs. Et fit une avancée décisive dans l'enquête : s'il n'y avait « que » cinq cadavres, c'était sans doute que l'un des quatre clients avait mis le feu et s'était enfui. Ç'en était bien assez pour lui : après avoir raccompagné Aristide en lui promettant de lui donner des nouvelles, Joubert appela le service central de la Préfecture de police. On lui passa le bureau des Mœurs.

Les policiers des « mœurs » œuvraient sur les deux rives : garants de l'ordre public et de la moralité, ils se devaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au bout d'un mois passé au Panier Fleuri, Suzon commença à faiblir. La pauvre ne rechignait plus. Elle avait perdu ce qui lui restait encore de force et ses espoirs s'étaient envolés. On ne voyait plus que ses os. Pourtant les clients en redemandaient. Le week-end, ils étaient si nombreux qu'ils devaient patienter dehors. Ils faisaient la queue sur le trottoir dans une longue file d'attente qui devait les mener vers quelques instants d'un plaisir anonyme. Suzon était l'une des préférées, alignant jusqu'à soixante passes en une seule journée. Pour autant, sa tirelire sonnait toujours creux. Elle payait pour sa nourriture, pour des serviettes en tissu qu'elle était la seule des pensionnaires à réclamer, et tous ses pourboires lui étaient confisqués. Directement envoyés à Estafilade, prétendait Maurice. Pour honorer la dette de celle qui avait fui.

Cette vie ne dura pas un an.

Personne ne sait très bien de quoi est morte Suzon. Elle fut découverte une fin de journée étendue sur un lit. Le dernier client qui venait de passer quelques minutes avec elle avait filé quand Maurice la trouva les yeux fermés. Ses paupières étaient noires, son visage déjà gris, comme ses cheveux qui avaient blanchi subitement ces dernières semaines. Elle n'avait pas de papiers d'identité. Le patron ne lui avait jamais demandé son véritable nom, n'avait jamais réellement parlé avec elle et ne savait pas d'où elle venait. Pas sûr qu'il prit la peine d'avertir Estafilade ou qui que ce soit à la Maison Rinat.

Alors, l'ancien employé des Pompes Funèbres fit appel à ses vieilles connaissances pour venir discrètement chercher le corps de cette fille morte si jeune. Et Suzon fut enterrée à deux pas du Panier Fleuri, au cimetière de Saint-Ouen. Sans une fleur, sans

un témoin, sans même une plaque à son nom. Dans le carré des indigents.

# Quand Monsieur Anthelme s'aventure au Chat Noir

Bien sûr, mes consœurs nichées sous les absides des cathédrales m'en voudront pour l'éternité. Je leur conseille de ne pas lire ce qui va suivre et de continuer à veiller sur les fidèles. Car s'il existe un tabou à ne pas lever quand il s'agit de promener nos mémoires dans l'histoire des temples du plaisir, c'est celui de la religion. Et vous ne trouverez personne, parmi les témoins nombreux des très riches heures du Chabanais ou d'autres délicieux établissements, pour avouer avoir vu un homme d'église fréquenter ces lieux par essence diaboliques. Leurs noms étaient consignés sur les notes blanches de la Brigade mondaine au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais ils étaient trop sulfureux pour s'étaler dans les gazettes spécialisées.

Je me dois pourtant de vous conter l'histoire du bon père Foucher, ci-devant abbé de la paroisse d'Almenêches, dans le département de l'Orne. C'était un brave curé de campagne, comme il s'en trouvait encore des milliers dans nos contrées au tournant du siècle. Chaque dimanche, une petite centaine des six cents âmes que comptait la commune d'Almenêches allait pieusement communier dans le chœur de l'ancienne abbatale construite au XVI<sup>e</sup> siècle. Simple et direct dans ses sermons, le père Foucher n'était pas un intellectuel. Mais il exprimait ce bon sens chrétien qui plaisait tant aux bourgeois de province et aux mères de famille. De sa belle voix rauque quand il montait en chaire, il magnifiait le sens du devoir et fustigeait le péché dimanche après dimanche. On écoutait ce fringant curé doué de charisme et sûr de lui. Chaque mercredi, c'était la tradition, il recevait au confessionnal. Et le samedi matin, les enfants de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conviendrait le mieux à chacune. Bien entendu, la tenancière touchait une commission du tailleur sur chaque pièce vendue. Et elle faisait de même avec les belles pierres précieuses qu'un joaillier vichyssois présentait de temps à autre.

Une fois par mois, un représentant arrivait avec une grosse valise en vernis carmin dans chaque main. Il ouvrait sa malle aux trésors devant les filles réunies en cercle autour de lui. Et leur vendait au prix fort l'uniforme de travail de Lisette et de ses collègues ; cet homme était le vendeur de la fameuse maison Diana Slip, dont le catalogue très suggestif faisait saliver d'envie les jeunes pensionnaires.

|   |               |
|---|---------------|
| <i>Paire de bas de soie</i>   | 120<br>francs |
| <i>Paire de jarretières</i>   | 180<br>francs |
| <i>Culotte de soie standard</i>   | 300<br>francs |
| <i>Pantalon « Amoureuse » en dentelle noire, ceinture et applique en forme de cœur en satin rouge</i>                                       | 400<br>francs |
| <i>Pantalon « Mon secret » en velours de soie naturel. Losange devant en satin vert. Trois volants mousseline blanche autour des jambes</i> | 450<br>francs |
| <i>Culotte marquée « Prends-moi »</i>   | 800<br>francs |
| <i>Corset « Fleurs du mal », en veau blanc lavable. Garni daim noir.</i>  | 1200          |
| <i>Laçage soie au dos, doublure en batiste anglaise spéciale</i>  | francs        |

|   |                |
|---|----------------|
| <i>Gaine en cuir Polkid, qualité extra-solide</i> | 2000<br>francs |
|---|----------------|

Et une fois par an, en général vers la fin de l'été, le représentant arrivait avec une petite malle. C'est que le matériel était plus imposant et concernait les demoiselles qui donnaient dans le fétichisme et le sadomasochisme :

|                                       |               |
|---------------------------------------|---------------|
| Martinet manche en bois, lanière cuir | 140<br>francs |
|---------------------------------------|---------------|

|  |               |
|--|---------------|
| Cagoule « Inquisition » en agneau noir | 320<br>francs |
|--|---------------|

|  |                 |
|--|-----------------|
| Entraves « Prométhée » en tôle d'acier, collier cuissardes et menottes avec chaîne polie et barre d'écartement des jambes, allongé de bouclerie pour pendaison. Métal repoussé, clouté acier et doublé velours | 1 300<br>francs |
|--|-----------------|

Panoplie travesti « Tantale » cuir jaune clouté et hérissé de longues pointes métal comprenant ceinture et cache-sexe, dos et poitrine garnis. Collier, entraves de poignets et de chevilles.

|                           |                 |
|---------------------------|-----------------|
| Doublé de velours de soie | 1 500<br>francs |
|---------------------------|-----------------|

|  |                 |
|--|-----------------|
| Ensemble « Léopard », comprenant tête avec crocs, pattes avec griffes, queue. Le tout en peau de léopard, doublé chine | 2 000<br>francs |
|--|-----------------|

Ce que les filles ne savaient pas, c'est que ces prix étaient doublés par rapport à ceux affichés dans le catalogue « grand public » de la maison Diana Slip. La mère Gamblin touchait la moitié de la différence, l'autre allait dans la poche du représentant en lingerie coquine. En rendant les filles de la Patte de Chat plus affriolantes que jamais, il les avait également plumées comme des oies blanches.

La suite de la journée était consacrée aux soins du corps. L'abonnement au pédicure, à la manucure et au coiffeur attitrés de la mère Gamblin étaient bien sûr obligatoires. Ce dernier venait chaque entre trois et quatre heures de l'après-midi pour sculpter la tête des neuf pensionnaires de la maison. C'était un brillant artisan qui posait toutes sortes de postiches, multipliait les teintures et maniait avec élégance le fer à friser. Et Lisette, de par ses origines antillaises, passait souvent entre ses mains expertes. Comme de bien entendu, l'addition était salée et la commission versée par le jeune coiffeur très juteuse pour le couple de tenanciers. Trois francs par jour et par fille.

Puis la maison Gamblin était soudain plongée dans la torpeur. Pour Lisette, c'était le temps de l'attente et de la mélancolie. Comme la plupart des filles, elle buvait de la liqueur et fumait du tabac. Beaucoup trop pour son âge. Mais c'était la seule évasion des demoiselles des maisons de société, comme l'avoua cette fille un jour à sa tenancière :

« Pourquoi je fume ? Que voulez-vous ! Ce sont mes meilleurs moments. Dans nos maisons, on ne sort que tous les quinze jours ; c'est long, sans voir le soleil. Quand je m'ennuie par trop, je m'assieds par terre et je fume des journées entières. Alors je rêve tout éveillée ; je vois la campagne, des collines, des lacs, du gazon. Je n'étais pas faite pour la vie que je mène... Je fais la noce pour oublier. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chaland.

On venait de loin, de Lunéville, de Metz, d'Épinal. Et c'était le haut du panier qui montrait patte blanche au Moulin Rouge, en général le mercredi et le jeudi soir. En fin de semaine, le couple faisait les comptes. Et chaque année, la mère Ratier et son mari Charles, dit Coco Lacet, s'offraient une journée à Paris, histoire de voir, en bons professionnels, ce qu'ils pourraient ramener de « moderne » aux habitués du Moulin Rouge.

Pour ce faire, ils allaient finir la soirée dans une maison libertine de la capitale. Lui au Chabanais, c'était son habitude. Elle, au Sévoline, une maison plus discrète située dans le quartier du Marais, et qui avait la particularité d'accueillir les femmes venues seules. Ces dernières étaient souvent des épouses trop heureuses de disposer d'une chambre propre et discrète pour y retrouver leur amant « en lieu sûr ». Mais ma très longue fréquentation de ces lieux de plaisir me permet de vous l'affirmer, il s'agissait aussi parfois de « femmes du monde » tentées par une expérience avec d'autres femmes. Ou bien encore d'un fantasme, comme je vous l'ai raconté tantôt avec l'impératrice Messaline, du plaisir procuré par une rencontre sans lendemain avec un inconnu qu'elles ne reverraient jamais.

Lorsqu'elle ressortit toute émoustillée de la maison du Marais, sans que je puisse vous dire ce qu'elle y fit, la mère Ratier interpella bien vite son Coco Lacet. Il y avait un grave problème : les matelas et les sommiers du Moulin Rouge de Nancy étaient fichus. Elle s'en était rendu compte en explorant le matériel du Sévoline : les lits y étaient neufs et propres. Les sommiers épousaient les courbes des clients et aucun grincement ne venait perturber la musique des sens pendant les ébats.

Avant de raccompagner la mère Ratier, qui venait de lui exposer son problème, la sous-maîtresse du Sévoline lui avait discrètement glissé dans son sac à main une réclame de la maison Colombier conservée dans le tiroir du guéridon de l'entrée : on y voyait un grand lit en chêne de deux mètres par trois (c'étaient les standards, hors normes pour le début du siècle, pratiqués dans les maisons de société) surmonté de ce slogan :

PATRONS, SOYEZ MODERNES  
ADOPTÉZ LE « COSTAUD »  
MATELAS SPÉCIAL POUR LES MAISONS DE SOCIÉTÉ  
INDÉFORMABLE ET GARANTI 15 ANS !

Le lundi suivant, les tenanciers du Moulin Rouge sonnèrent la mobilisation générale. À huit heures tapantes, la mère Ratier et Coco Lacet prirent un taxi pour la rue Saint-Nicolas, avant de reprendre leur train pour Nancy. C'était là que se trouvait le siège de la maison Colombier et l'atelier de fabrication des fameux « Costaud ».

La réclame était certes éloquente, mais Coco était comme saint Thomas : il voulait « voir la came » de ses propres yeux. Et tester les sommiers en personne ! C'est ainsi qu'une fois parvenu dans l'atelier, le patron du Moulin Rouge se mit à faire des bonds de cabri sur l'un des « Costaud » en attente de livraison. Un bon sommier de maison close devait soutenir les formes du client mais résister à des assauts continus et réguliers. Coco Lacet fut immédiatement rassuré. Rendez-vous fut pris avec un représentant de la maison Colombier. « Le meilleur de mes courtiers... C'est normal, dans les maisons parisiennes, on dit que vous êtes les rois de Nancy », leur chuchota, malin, le directeur des ventes du « Costaud ». La mère Ratier décrocha un

sourire comme si elle avait gagné le gros lot de la Loterie nationale !

Et c'est ainsi que dix jours plus tard, Augustin Flambart pénétra pour la première fois au Moulin Rouge de Nancy.

Sa technique était bien rôdée : arriver en milieu d'après-midi, sur le coup de quatre heures. Ni trop tôt, pour que le rendez-vous ne s'éternise pas et qu'on tope dès la première rencontre. Ni trop tard, pour que la tenancière, regardant l'horloge, ne congédie pas poliment le représentant « à l'heure du bain », comme disait la mère Ratier. C'est-à-dire au moment où les filles écrasent leur dernière cigarette, enfilent leurs tenues et se poudrent avant l'arrivée des clients du soir.

Le rendez-vous commençait toujours par une visite du propriétaire. Il fallait bien se rendre compte de l'état du matériel, notamment du nombre des lits et de leur taille, ce qui rendait parfois compliquée la fabrication des sommiers. Car s'ils exerçaient le plus vieux métier du monde, les tenanciers des maisons de société débordaient d'imagination en matière de literie.

Bien sûr, il y avait le lit de base, aux dimensions « hors normes », comme je vous l'ai conté. Il y avait aussi le lit d'alcôve, beaucoup plus petit, ce qui permettait d'en mettre deux par chambre, pour les couples désirant pratiquer ce que sur les courts de tennis nos vaillants mousquetaires de l'époque appelaient « le double » ! Et d'autres lits, triangulaires ceux-là, permettaient de gagner encore davantage de place en cas de partie carrée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

c'est tout naturellement qu'il reprend le One-Two-Two, maison mal fréquentée, comptant bien rivaliser avec le Chabanais. D'ailleurs, c'est au Chabanais qu'il va rencontrer celle qu'il installe à la tête de son nouvel établissement, une jolie fille dénommée Fernande, plus connue des clients sous le pseudonyme de Doriane, future madame Jamet et désormais patronne du One-Two-Two.

Pendant quelques années, la maison va doucement vivoter. Mais déjà de nouvelles règles sont instituées.

Les peintures sont rénovées, l'accueil s'améliore et les amateurs pressentent que le couple Jamet ne compte pas s'en tenir là. Seulement, avant les grands travaux qui interviendront plus tard, il faut d'abord répondre à l'exigence de plus en plus forte des clients, qui rechignent quand les filles ne sont pas à leur goût. Si le One-Two-Two entend se hisser parmi les plus beaux bordels de la capitale, il faut sacrément faire le tri et recruter de nouvelles pensionnaires.

Et c'est Doriane en personne qui va s'y coller. Madame est sévère et ne tolère aucun défaut. Les anciennes prostituées, toutes celles dont les traits sont fatigués, le corps épuisé par les passes répétitives et dont le sourire a définitivement abandonné le visage sont prestement remerciées. Place à de nouvelles pensionnaires. Rayonnantes, fraîches et disposes. Le One-Two-Two, qu'on se le dise, veut les filles les plus belles, appétissantes et désirables, pour satisfaire des hommes sourcilleux et amateurs de volupté. Alors, très vite, l'annonce que la maison Jamet renouvelle son cheptel fait le tour du quartier – et bien au-delà –, et elles vont être très nombreuses à postuler.

Quand l'une d'elle se présente, c'est d'abord la servante, Blanche, qui la reçoit, dans le hall, sans même monter au salon, et qui pose les premières questions. Inutile en effet de déranger Madame Doriane avec une fille qui ne correspondrait pas aux critères. Blanche s'exécute et coche des cases sur un livret de plusieurs pages établi par la maîtresse de maison :

– Quel âge ?

Si aucune mineure n'est acceptée, en revanche, passé trente ans, difficile de séduire la clientèle.

– Quelle expérience ?

La fréquentation d'autres établissements est mal venue. Doriane comme Monsieur Marcel souhaitent présenter à leurs clients des filles sinon vierges, du moins vues nulle part ailleurs.

– Un mari ? Un julot ? Un souteneur ? Des enfants ?

Pas question qu'une fille soit en cheville avec un mauvais garçon. Ou qu'elle ait un bout de chou qui lui occupera l'esprit et qu'elle devra aller voir pendant le week-end. Elle doit se consacrer entièrement à ses employeurs.

– Des cicatrices ? Des tatouages ? Des maladies ? Des problèmes dentaires ? Madame Doriane ne supporte pas l'imperfection et ne présente à ses clients que des filles saines et attirantes.

– Des problèmes avec la police ? Un casier judiciaire ?

Impensable qu'une fille soit connue de la Brigade des mœurs

ou qu'elle ait eu maille à partir avec la justice.

Pour celles qui passent cette première épreuve du questionnaire et semblent correspondre aux canons souhaités, vient alors l'étape la plus redoutable, celle de l'entretien avec la patronne. Car c'est bien elle, la patronne, Doriane, puisqu'à l'époque, un homme n'a pas le droit de tenir une maison close. C'est ainsi, c'est la loi. Et c'est donc Madame qui est officiellement à la tête de l'entreprise familiale.

L'entretien, donc. Toujours selon le même cérémonial. La jeune fille pressentie est conduite dans un boudoir du premier étage où Blanche lui demande de se déshabiller. Entièrement. Puis la servante se retire et la fille attend seule. Parfois longtemps. Il lui a juste été indiqué que quelqu'un va venir. Cela fait partie du jeu et Doriane, qui surveille secrètement derrière une glace sans tain l'attitude de sa future pensionnaire, est intraitable si celle-ci ose un geste d'impatience, un soupir, des bras qui se croisent en signe de mécontentement, des jambes qui fléchissent. Pour la patronne, une fille doit se tenir impeccablement, savoir attendre, les reins légèrement cambrés, la tête droite et la gorge relevée, les cheveux en arrière, magistrale, envoûtante. Si tel n'est pas le cas, Doriane ne se donne pas la peine d'entrer dans le boudoir. Si, au contraire, la candidate lui paraît répondre à ses exigences, elle fait son apparition à la porte et lance toujours cette même phrase :

– Comment trouves-tu tes seins ?

La question peut déstabiliser ! Elle est faite pour cela. Gare à la fille qui répondra que sa poitrine est le dernier de ses soucis ou celle qui argumentera en précisant qu'elle a surtout les plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

savoir-vivre et de la diplomatie, au contact de cette patronne et d'une clientèle de riches importateurs ou de commandants de paquebots au long cours, des hommes qui ont du tact et de la tenue.

Pourtant, Paris lui manque. Après trois années à Marseille, quand Fabienne est enfin majeure, elle annonce à la Mère Lolo qu'elle la quitte pour rejoindre la capitale. Gare Saint-Charles, elle monte à bord d'un wagon de première classe, avec de lourdes valises remplies de ce qu'elle a de plus cher, ses plus belles robes, sa coiffeuse et une lettre de recommandation. De la gare de Lyon au One-Two-Two, elle prend un taxi qui la dépose à l'angle de la rue de Provence. Elle effectue les derniers mètres à pied. Bien décidée à se faire réembaucher dans cet établissement dont elle sait qu'il est appelé à devenir l'un des plus prestigieux.

À l'entrée, Blanche fait mine de ne pas reconnaître celle qui a été renvoyée quelques années auparavant. Fabienne est plus élégante que jamais. Même Madame Doriane l'admet, qui lui propose – sans jamais évoquer le passé – de reprendre sa place parmi les pensionnaires. « Tête de pioche » ou « Tête de cheval » n'a plus le même caractère, elle est désormais une vraie femme, assagie et respectée. Qui va rapidement s'imposer comme la meilleure élève de cette grande maison.

Pendant de longs mois, Fabienne sera la chouchoute. La préférée du couple Jamet. La favorite aussi des clients qui la choisissent inévitablement quand elle se tient debout sur l'un de ces socles du grand salon, statue charmante aux yeux clairs. Elle les envoûte tous. Particulièrement Albert, cet homme d'affaire richissime qui habite un hôtel particulier du côté de Neuilly-sur-

Seine. Il fréquente assidûment le One-Two-Two, jusqu'à trois fois par semaine, pour passer une partie de la nuit avec Fabienne à qui il propose le mariage.

Pour l'union, c'est non. En revanche, s'il s'agit d'aller habiter les beaux quartiers, pourquoi pas. Madame Doriane et Monsieur Marcel ferment les yeux et font exception. Dorénavant, Fabienne rentrera chaque soir chez Albert. Jusqu'au jour où elle se lassera de son industriel et regagnera sagement la chambre qui lui a été attribuée sur le même palier que le couple Jamet.

Un jour enfin, Doriane propose à Fabienne le poste de gouvernante du One-Two-Two. Pour la jeune fille, c'est inespéré. D'abord parce qu'il s'agit ni plus ni moins que de stopper net toute relation sexuelle avec les clients. Elle ne sera plus prostituée. Ensuite, parce que cette offre signifie qu'elle a gagné la confiance du couple et qu'elle est désormais une femme considérée.

Dans ce nouveau rôle, Fabienne va déployer tout son talent et son charme. Faire preuve d'une autorité naturelle avec les pensionnaires, de toutes les délicatesses avec les visiteurs et d'un indéniable sens des affaires lorsqu'il s'agit de négocier avec les prestataires extérieurs. En quelques semaines, la nouvelle gouvernante devient l'indispensable collaboratrice des Jamet. Aussi, quand la sage Doriane prend le large avec son diplomate albanais dans les Balkans, c'est tout naturellement que Monsieur Marcel propose à Fabienne de l'inscrire au registre de la police des Mœurs comme la nouvelle tenancière du One-Two-Two.

Nous sommes à la rentrée de septembre 1939. Fabienne finit par s'installer dans l'appartement de Monsieur Marcel. Ils se

marieront trois ans plus tard, en pleine occupation allemande.

Le repas de noces – en 1942 – réunit une petite cinquantaine d'invités triés sur le volet, parmi lesquels Viviane Romance et Tino Rossi. Dans l'immense salle à manger du One-Two-Two, les convives sont rassasiés de caviar et boivent jusqu'au bout de la nuit cent soixante-seize bouteilles des plus grands crus de bourgogne et de bordeaux. Ajoutez à cela trente-quatre magnums de champagne millésimé.

Et comme Fabienne n'a pas oublié d'où elle venait, qu'elle n'a jamais totalement tiré un trait sur l'adolescente qu'elle était, quand elle s'appelait encore Georgette et qu'elle avait décidé de pardonner à son père, c'est ce vieux monsieur indigne qui officie désormais dans les sous-sols du One-Two-Two, entre les caisses de vin qu'il va lui-même négocier chez les viticulteurs. Un homme heureux qui s'éteindra à quatre-vingt-douze ans, après – selon les mémoires de Fabienne – avoir « sauté toutes les filles du quartier Saint-Lazare, cueilli sa première syphilis à soixante-cinq ans et tenu la cave du bordel ».

L'invasion allemande n'a pas franchement fait sourciller Fabienne et Monsieur Marcel. Leur établissement a été réquisitionné par les officiers de la Wehrmacht et ils vont ainsi, tout au long de cette sombre période, comme la grande majorité de leurs collègues tenanciers de maisons closes, s'accommoder de cette nouvelle clientèle.

On est bien loin de toute forme de résistance. La Libération n'est pas encore annoncée, et pendant des années, le One-Two-Two, comme le Chabanais, le Sphinx et tous les établissements parisiens ou provinciaux, auront presque le sourire de voir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

table pour distraire ce visiteur de marque. Lequel était reparti ragailardi.

L'argent coulait à flots lui aussi. Les affaires de Madame Fabienne et de Monsieur Marcel tournaient bien. On disait qu'il n'y avait que deux Cadillac qui roulaient dans Paris, celle de Sacha Guitry et celle de Marcel Jamet. Les affaires prospéraient. Notamment parce que le One-Two-Two était aussi un lieu de rendez-vous où l'on négociait en coulisses.

Il y eut de surprenants échanges, comme ceux qui présidèrent entre les officiers de la Wehrmacht et Joseph Joanovici, un juif d'origine roumaine qui comprit très vite qu'il aurait besoin de la protection des Allemands pour être épargné.

L'homme est engageant, affable et bien éduqué. Arrivé en France au milieu des années vingt, il est illettré mais, à force de travail, il est devenu un personnage incontournable dans un domaine très particulier, celui de la ferraille. Il est installé du côté de Clichy et va devenir le plus gros fournisseur de métal de l'armée allemande. Sa fortune, déjà bien assise, va décupler.

Autant dire que cet étrange Monsieur Joseph sera sujet à bien des polémiques après-guerre. Certains l'accuseront de trahison, d'autres diront au contraire qu'il avait infiltré le siège de la Kommandantur pour mieux protéger de nombreux juifs qui auront échappé ainsi à la déportation.

Dans les faits, l'homme était plus complexe qu'il n'y paraissait ; s'il a vendu sa ferraille à l'armée allemande, il a aussi financé des réseaux résistants.

Le vrai problème, c'était les hommes de la rue Lauriston, les sales types de la Carlingue. Et cela, Fabienne et Marcel n'allaient pas tarder à s'en apercevoir.

La Carlingue, c'est ainsi que l'on désignait les miliciens français aux ordres de la Gestapo. Vous aviez là, installés au 93 de la rue Lauriston dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, des gens de la pire espèce. Un ramassis d'ordures dirigées par le duo Lafont-Bonny. Les filles qui étaient convoquées là-bas – le fameux Lafont étant amateur de chair fraîche – en revenaient marquées à tout jamais, obligées de participer à des orgies violentes dans des chambres noires d'où elles entendaient des pauvres bougres hurler sous la torture.

Lafont – de son vrai nom Henri Chamberlin – avait une quarantaine d'années quand il prit les rênes de la Milice. Plus jeune, il avait écumé les prisons, été condamné pour vol ou proxénétisme avant de se faire la belle en plein exode, en juin 1940, avec quelques acolytes et des soldats allemands qui travaillaient pour l'Abwehr, les services du renseignement. Comme Chamberlin n'était pas franchement regardant et qu'il avait trouvé là une manière de se refaire une santé et une nouvelle virginité, il avait accepté la proposition des occupants de travailler à leur service. Il s'était ainsi retrouvé propulsé à la tête de la Milice, installé par le capi-taine Radecke, le chef de l'Abwehr. Et comme Chamberlin, alias Lafont, avait quelques connaissances dans les bas-fonds parisiens, il avait lui-même recruté dans les prisons ou les bouges d'autres crapules de son calibre pour le seconder dans son entreprise.

Très vite, Pierre Bonny l'avait rejoint, auto-affublé du titre de premier flic de France, en référence à son implication dans

l'affaire Stavisky. Voici à quoi ressemblait ce duo terrifiant qui dénonçait, torturait et livrait aux SS tous ceux qui avaient le malheur de résister au régime nazi. La collaboration dans ce qu'elle avait de plus odieux.

Lafont, quand il n'était pas occupé à de sombres besognes, avait un péché mignon : les femmes. Toutes les femmes. Et pour satisfaire ses pulsions, il pouvait compter sur la comtesse Marie Tchernycheff-Bezobrazoff, une ancienne courtisane, vaguement mannequin durant quelques mois chez Chanel, un temps figurante pour des films de seconde zone et, désormais, en pleine guerre, grande prêtresse et organisatrice de soirées mondaines qui tournaient à de vastes partouzes, où elle faisait venir des filles rencontrées dans les maisons closes les plus réputées. Cette comtesse se faisait appeler la Princesse rouge, et elle était au service des hommes de la rue Lauriston, orchestrant ces fameuses « soirées spéciales de monsieur Lafont » auxquelles elle invi-tait tout à la fois les plus hauts gradés de l'armée allemande comme les truands les plus louches, les proxénètes les moins scrupuleux et les pires collabos.

L'une de ces soirées – qui d'ordinaire se déroulaient dans un appartement réquisitionné pour l'occasion, ou directement au siège de la Gestapo – se déroula au One-Two-Two. Monsieur Marcel et Madame Fabienne ne purent refuser. Ils virent débouler dans leur établissement un défilé de types enivrés, assoiffés, armés et gueulant qu'ils « voulaient sur le champ une jeune juive pour lui montrer de quoi un homme était capable ».

Leur demande ne fut pas satisfaite. Pourtant, il y avait bien parmi les pensionnaires quelques jeunes femmes dont Fabienne se doutait bien de leur confession, mais qu'elle n'aurait jamais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cendrier aux immenses lits à baldaquin en passant par les statues égyptiennes, les colonnes, les tableaux, et même les draps, et les serviettes qu'il comptait une à une. À la fin de la journée, avec le sourire du devoir accompli, Bizouard salua sans grande élégance une Martoune épuisée et s'en alla en donnant rendez-vous le samedi suivant.

Dès le lendemain, le mercredi, une affiche était collée juste au-dessous de l'emblème du Sphinx, qui annonçait la vente à l'encan.

« Vente aux enchères publiques du mobilier garnissant Le Sphinx.  
Meubles et sièges.  
Ameublement de chambres à coucher.  
Bar-comptoir avec tirage de bière.  
Matériel de cuisine.  
Linge : draps, taies, serviettes, couvertures.  
Visite le vendredi 11 octobre – Vente le samedi 12 octobre 1946. »

Le samedi en question, Charles Bizouard prit place dans le salon du rez-de-chaussée où ses commis avaient entreposé la plupart des trésors qui avaient décoré la maison libertine et enchanté les plus fidèles clients, artistes et hommes influents, coquins et intrigants.

Il y avait foule lorsque le marteau du commissaire-priseur frappa pour la mise en vente du premier lot : une série de tables et tabourets qui ornaient le bar. Foule toujours plus compacte pour les objets frappés de l'enseigne du Sphinx : des seaux à champagne, des flûtes gravées, des vases, des cendriers, des assiettes, des couverts ou des draps de bain. On voyait là des hommes aperçus à l'occasion, des clients d'un soir et des collectionneurs qui s'arrachaient ce qui n'allait pas tarder à

devenir rarissime et très prisé. Certains achetaient un pan d'histoire, leur propre histoire, intime et dissimulée, d'autres spéculaient déjà et savaient qu'ils revendraient beaucoup plus cher ce qu'ils avaient négocié à la va-vite un samedi maussade d'automne.

Martoune n'était pas là. Retirée dans ses appartements, elle ne souhaitait pas voir se disperser ce qu'elle avait longuement constitué. Ce n'est qu'à la fin de la journée qu'elle descendit au bar, désormais vide et sans âme. Déjà, les commis s'attaquaient rageusement au comptoir qu'ils démontaient sans ménagement. À la tombée de la nuit, le zinc avait disparu, emporté sous la bâche d'un camion qui attendait devant le 31 du boulevard Edgar Quinet.

Cinq années plus tard, en 1951, la même scène se répétait au Chabanais.

Comme toutes les autres maisons closes, celle du 12 rue Chabanais avait fermé en 1946, mais la succession avait tardé et le commissaire-priseur en charge de la vente avait dû batailler ferme avant de pouvoir mettre à l'encan la totalité de son mobilier.

Cet homme-là était fameux et déjà illustre. Il le serait davantage encore en 1977 à son entrée à l'Académie Française. Il s'agissait de maître Maurice Rheims, grand amateur d'objets et d'art contemporain, dont Maurice Druon avait dit, lors de son discours inaugural : « Vous savez révéler au public les objets 1900, pas assez éloignés de lui encore pour qu'il ait pu convenablement les contempler. Et vous lui donnez envie de les posséder. La vente aux enchères des œuvres d'art ressemble à

l'amour en ceci que la connaissance vient après le désir. » Quels jolis mots quand on les rapproche de la vente aux enchères d'objets d'une maison libertine !

Cette vente avait été annoncée dans les gazettes, françaises comme internationales. L'établissement était renommé bien au-delà de nos frontières, et l'événement couvert par de nombreux reporters dépêchés par leurs rédactions.

Romi, qui avait assisté au premier rang à la mise en vente, se souvient que « les journalistes de toutes les nations se mirent à écrire des lignes et des lignes sur ce merveilleux Chabanais ; les uns, lyriques, chantaient les mystères charnels qui s'y étaient déroulés plus d'un demi-siècle durant, dans l'ombre austère de la Bibliothèque Nationale... Les autres, précis et calculateurs, estimaient à "deux cents étreintes furtives la moyenne quotidienne de l'établissement »."

Maurice Rheims avait pris place dans le grand salon pour mieux disperser les objets cultes du Chabanais. Comme pour le Sphinx, l'affichette détaillant la vente avait été collée sur la façade de la maison.

« Vente par suite de cessation de commerce du mobilier d'un hôtel particulier.

Ensembles mobiliers de chambres à coucher de style 1900.

Espagnol, japonais, Napoléon III.

Salons Mauresque et Directoire.

Curieuse baignoire à décor de Cariatides.

Poteries, Bronzes, Vitraux, Glaces vénitiennes.

Armoires frigorifiques, Meuble pick-up.

Appareils Sanitaires.

Exposition publique sur place le lundi 7 mai 1951 de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

champagne font place au mousseux que les clients en claquettes avalent dans des gobelets en plastique. Et c'est rabais à tous les étages ! Soixante-dix euros pour les filles, la boisson et la nourriture à volonté, au lieu de cent euros avant la crise.

Quelle triste poésie me direz-vous... Revenez, Boudard et Lautrec, Romi et Maupassant ! Rendez-nous la poésie du Chabanais et le brio du One-Two-Two ! Il ne faut jamais regretter le passé. Il ne repasse pas. Encore que...

Certains ont bien essayé. Tenez, pas plus tard qu'en 2009, un homme et sa fille embauchèrent une dizaine de prostituées pour les « loger » dans une belle villa d'une petite ville du Val d'Oise. Construite dans une artère tranquille du quartier résidentiel le plus cossu de la commune, cette grande maison blanche était cachée derrière de hauts murs et bordée par des feuillus régulièrement taillés. Le promeneur devinait une grande terrasse. Une dizaine de pièces de fort belle taille. Et même une piscine intérieure. Ce qu'il ne pouvait soupçonner, c'est que la maison était depuis plus d'un an un lupanar clandestin !

Les voisins, eux, avaient des doutes depuis quelques mois. D'abord parce que chaque matin, le propriétaire filait au volant de sa Coccinelle à la gare du coin pour accueillir sur le quai deux ou trois jeunes femmes à chaque fois différentes. L'homme étant particulièrement accueillant, elles passaient la nuit à la maison. Et puis, dans l'après-midi, ce sont des hommes, jamais les mêmes, qui sonnaient à la porte de la grande maison blanche. Deux ou trois heures après, ils repartaient invariablement comme ils étaient venus. Mais surtout, aux beaux jours, quand les voisins dînaient au jardin, il y avait eu ces râles mêlés d'hommes et de femmes en provenance du bassin... et qui

laissaient penser à des jeux d'eau un peu particuliers...

Las, les voisins de la mystérieuse maison furent fixés un beau matin d'avril. La police se fit ouvrir les portes de la maison close. On y apposa des scellés. Les mots de « proxénétisme aggravé, racolage » étaient maintenant liés à la maison. Le fantôme de Marthe Richard put à nouveau dormir sur ses deux oreilles.

Et pourtant, seuls les plus naïfs ont cru que la prostitution s'arrêterait avec Marthe Richard. Elle se fit simplement beaucoup plus discrète. Ou devint plus brutale encore pour les filles. Dans les années soixante-dix, les plus sémillantes d'entre elles croisèrent la route d'une Madame Claude qui montait alors son réseau de call girls. Les autres finirent sur l'asphalte des quartiers glauques ou dans l'arrière-boutique d'un salon de massage, là où les petites attentions manuelles et buccales sont tarifées.

Elles évoluent dans de faux clubs échangistes ou croupissent sur la paillasse d'une caravane rouillée au fond d'un bois. Et parfois attendent des heures durant sur le tabouret d'hôtesse d'un « bar à champagne ». Comme leurs aînées, ces dernières boivent beaucoup. Et font boire encore davantage les clients assoiffés de la place Pigalle. En général, la « discussion » s'abrège pour deux cents euros dans un cagibi poussiéreux caché au fond de la salle.

Voilà les maisons closes qui nous entourent désormais. Ou plutôt les maisons mi-closes. Elles sont comme mes paupières, qui se ferment peu à peu en repensant aux établissements que j'arpentais, il y a tant d'années. Je n'en reverrai jamais de semblables. L'époque a changé. Si elles rouvrent un jour, je

pense que les pensionnaires en auront la clé. Ce sera mieux ainsi. Mais prévenez-moi : j'aimerais tant revoir ce qui se cache aujourd'hui dans ma mémoire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

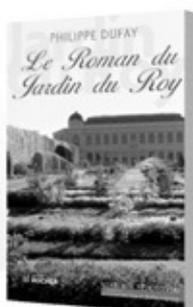
*Le Roman de Pékin*, Bernard Brizay.  
*Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.  
*Le Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.  
*Le Roman du désert*, Philippe Frey.  
*Le Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.  
*Le Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.  
*Le Roman de Madrid*, Philippe Nourry.  
*Le Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.  
*Le Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.  
*Le Roman du Mexique*, Babette Stern.  
*Le Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.  
*Le Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.  
*Les Amours d'Hollywood*, Pierre Lunel.  
*La Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.  
*Le Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.  
*Le Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.  
*Le Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.  
*Le Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.  
*Le Roman du cinéma français*, Dominique Borde.  
*Le Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić 2010.  
*Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.  
*Le Roman de Saïgon*, Raymond Reding.  
*Le Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.  
*Le Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.  
*Le Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.

Retrouvez la collection  
emblématique

*Le Roman de*  
présentée par  
Vladimir Fédorovski



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06824 4  
727 270 7



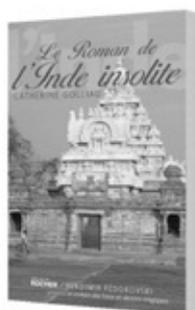
19,90 €  
ISBN 978 2 268 06838 1  
727 281 1



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06851 0  
727 284 0



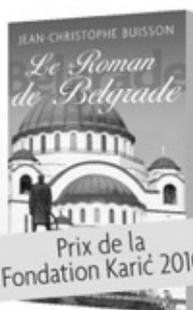
19,90 €  
ISBN 978 2 268 06869 5  
727 299 6



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06889 3  
727 318 2

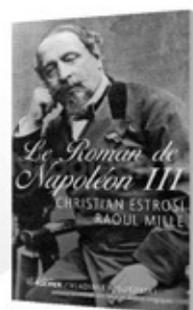


19,90 €  
ISBN 978 2 268 06896 1  
727 325 4



Prix de la  
Fondation Karić 2010

19,90 €  
ISBN 978 2 268 06922 7  
727 349 8



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06959 3  
727 381 8



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06954 8  
727 380 5



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06944 9  
727 370 4



19,90 €  
ISBN 978 2 268 06976 0  
727 398 0



Prix des  
Trois Couronnes 2010

17,90 €  
ISBN 978 2 268 06964 7  
727 386 3

10, rue Mercœur - 75011 Paris  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

éditions du  
**ROCHER**

Découvrez la nouvelle collection

# LE PETIT ROMAN DE



9,90 €  
ISBN 978 2 268 06943 2  
727 369 0



9,90 €  
ISBN 978 2 268 06925 8  
727 355 7



9,90 €  
ISBN 978 2 268 06965-4  
727 387 6



9,90 €  
ISBN 978 2 268 06980 7  
728 909 5

Pour être informé des nouvelles parutions  
et profiter de nombreux avantages,  
rejoignez le **Club des Amis de Vladimir !**

Oui, je rejoins le Club des Amis de Vladimir...

Mlle, Mme, M.....

Adresse postale.....

Code postal ..... Ville.....

Téléphone.....

Adresse mail.....@.....

... et je profite de tous les avantages réservés aux membres.

A retourner à : Groupe DDB/Éditions du Rocher - Club des Amis de Vladimir - 10 rue Mercœur - 75011 Paris  
ou : amisdevladimir@ddbditions.com

Composition et mise en pages réalisées  
par Compo 66 – Perpignan 113/2010

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : août 2010  
N° d'impression :